

Le Journal des Trois-Rivières

CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

REDIGÉ PAR UN Comité de Collaborateurs.

IN NECESSARIIS, UNITAS ; IN DUBIIS, LIBERTAS ; IN OMNIBUS, CHARITAS.

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES G. DESILETS & FRÈRE.

Feuilleton du "JOURNAL."

FONTAINE AUX PERLES

VI

BLEUETTE

"En ce temps, Laure habitait la ferme de Martel, où votre père et vos frères s'étaient déjà retirés parce qu'on avait vendu le château. Elle était pure, mais le malheur avait grandi l'orgueil qui a toujours été son défaut. Elle regrettait amèrement toutes ses joies passées, car elle sentait, que quitter le plancher brillant d'un manoir pour descendre sur la terre battue d'une pauvre métairie, c'est renoncer au monde, et que la fille d'un marquis, tombée jusqu'à n'avoir qu'un toit de chaume pour abriter sa tête, n'avait plus sa place marquée parmi les héritières de mesieurs du Parlement. Elle était triste. M. de Kérizac vint un jour et redemanda son argent. On se moqua de lui, on eut tort ; il se vengea. Il dit devant Laure : " Si celle-ci voulait, elle paierait les dettes de son père et retrouverait ses beaux atours d'autrefois. Nous vivons dans un temps où il n'y a plus de préjugés. Qu'elle taille une plume ou qu'elle se fasse comédienne..." J'étais là, et je vous répète comme elles furent dites, des paroles dont je ne comprenais pas bien le sens.

—Que fit mon père ? demanda Martel qui écoutait en retenant son souffle.

Carhoat haussa les épaules, répondit Bleuette, et ses fils dirent : " Pour une Carhoat tant voudrait mendier son pain que de gratter du papier ou de monter sur les planches ! Mais Kérizac répondit :

" Vous êtes des sauvages et vous ne connaissez rien. A Paris, nous avons des comédiennes qui sont des reines et des femmes auteurs-philosophes à qui l'univers entier paie un tribut, non seulement d'argent, mais de gloire..."

—Et Laure aussi était là ? demanda en core Martel.

—Oui... Et ses grands yeux noirs brillaient sous ses cheveux blonds... Le lendemain, elle avait quitté la ferme de Martel... Bleuette se tut. Martel dont la voix tremblait, dit :

—Ce nom de Kérizac était déjà gravé dans ma mémoire. Je savais qu'avant de mourir il me faudrait le mettre à mort. Mais je ne le connaissais pas, je ne l'ai jamais vu chez mon père. M'aiderez-vous à le trouver ?

—Je le voudrais, répondit la jeune fille, car c'est le devoir d'un homme de venger son honneur. Mais M. de Kérizac a quitté le pays depuis bien longtemps. Après son départ on a découvert que son opulence, toute factice, ne se soutenait qu'à l'aide du jeu et des dettes qu'il est à Paris maintenant sous un autre nom que j'ignore, et qu'à Paris, comme à Rennes, il vit du jeu et des dettes qu'il fait.

—Et mon père était l'ami de cet homme ? pensa tout haut Martel.

—Votre père répéta Bleuette avec hésitation : cet homme lui a fait plus de mal encore qu'à la pauvre Laure ! Pour Laure, je garde un espoir : je connais si bien la fierté de son cœur ! Mais pour M. de Carhoat... faut-il que ce soit moi qui vous apprenne cela Martel !... Ce Kérizac a non-seulement tué Dieu dans son cœur comme dans celui de Laure, mais on rapporte des choses... ah ! que le tentateur soit maudit !

Martel n'interrogea plus ; ce fut Bleuette qui reprit d'elle-même :

—Écoutez, Martel ! Ce Kérizac n'avait point menti du moins en affirmant qu'il y a des comédiennes qui sont reines et des femmes philosophes qui vendent très-cher le trésor de leur salut éternel. M. le recteur nous répète tous les jours que nous vivons dans un temps bien étrange... Nous ne sommes pas tout de suite ce que Laure était devenue, mais au bout d'un peu de temps, nous apprimes qu'elles avaient monté sur un théâtre de Paris et qu'elle était connue jusqu'à la cour sous son nom de chanteuse...

—Quel ?

—La Topaze.

Martel baissa les yeux. Sa pâleur ne pouvait plus augmenter. Bleuette poursuivit :

—Elle a écrit un livre, peut-être plusieurs, contre les rois. Elle est l'ami des plus grands philosophes. Il y a beaucoup de dignes seigneurs aux États de Bretagne, eh bien ! à Rennes où elle est revenue, non seulement la jeune noblesse, mais encore nombre de députés respectables l'entourent de leurs hommages. M. le recteur dit en

core qu'au temps où nous vivons ceux qui écrivent contre Dieu et les rois sont très-bien vus, même par les amis de Dieu et les serviteurs des rois...

Martel la regarda en face et lui dit : —Bleuette, ma sœur, voudriez-vous être honorée et applaudie comme elle ?

La jeune fille, prise à l'improviste, répondit : —Oh ! non, Martel, j'aimerais mieux mourir !

V

MAISON DÉCHUE

Il avait longtemps que Martel avait tout deviné. Là-bas, à Paris, l'insulte lui avait annoncé sa honte. Dans ses querelles de régiment, on lui avait jeté à la face des outrages si cruels que son épée s'était brisée. Mais il voulait douter encore. Il revenait en Bretagne avec un vague espoir de trouver le malheur, au lieu de la honte, et de reconnaître, que parmi tant d'accusations, il y avait au moins quelques calomnies.

Martel était le quatrième fils d'Alain Guern, chevalier, marquis de Carhoat, seigneur de Lezennec, de Ploumer et de Kerpont, ancien député de la noblesse aux États de Bretagne pour le cercle de Morlaix. Martel avait toujours été étranger à Rennes. A l'époque où son père vint aux États, il se trouvait à l'Académie de Quimper poursuivant son éducation de gentilhomme et se préparant au métier des armes qu'il devait suivre, ainsi que ses trois frères aînés. Laure de Carhoat, sa sœur, moins âgée que lui d'un an, était élevée dans un couvent de cette même ville de Quimper.

Le reste de la famille de Carhoat, composé du marquis, des trois frères aînés et d'un enfant nommé René, dont la naissance avait causé la mort de sa mère, vint se fixer dans le pays de Rennes. Dès cette époque on pouvait dire que Carhoat était une maison déchue. Les Guern aux siècles précédents, avaient été de très-grands seigneurs.

Du temps de l'indépendance bretonne, ils avaient tenu l'état qui convenait à des alliés de la réunion consentie par la duchesse Anne, leur importance avait décliné sans cesse. Pendant que d'autres familles, les Rohan par exemple, celle race dont la fierté fut toujours flechir, prospérait sur le terrain nouveau de la cour, les Carhoat, Bretons de la vieille roche, durs et droits comme leur épée, se roidissaient contre les envahissements du pouvoir royal, et soutenaient, infatigables les privilèges de la province.

Ce n'était pas le moyen de faire son chemin. A ce jeu, mouraient ou s'amoindrirent les plus belles races bretonnes : Alain Guern marquis de Carhoat, était un esprit faible et entêté, prodigue, brouillon, brave comme tout gentilhomme breton, mais d'une bravoure irréflectie et ce soldat. A l'époque où il fut nommé député aux États de Bretagne, il possédait encore le château de Carhoat, entre Morlaix et Belle Isle-en-terre, avec vingt mille livres de revenu. Au bout de deux ans, il avait vendu son château. Les vingt mille livres de revenu s'en allèrent on peut diviner comme.

Il prétendait marcher de pair avec les plus riches. Ses amis de plaisir étaient le marquis de Coetquen-Combouret, président des réunions de la noblesse, l'intendant royal de l'impôt, dont la fortune se comptait par millions de livres, le lieutenant du roi, qui, en l'absence du gouverneur, était le personnage le plus important de la province, et M. de Presmes qui possédait six manoirs dans le pays de Rennes.

Quand il eut mangé toute sa fortune, il emprunta et, comme ses amis, a part l'intendant royal, étaient aussi généreux qu'opulents, cette ressource dura fort longtemps. Elle n'était pas encore épuisée, tant s'en faut, lorsqu'arriva de Saint-Breuc un gentilhomme bas-breton, qui devint aussitôt son plus intime compagnon. Ce gentilhomme se nommait M. de Kérizac. C'était bien le plus aimable vivant que l'on pût voir.

Il était fort bel homme, spirituel on ne peut plus, galante lame et ferme sur la hanche, vert diseur, conteur audacieux, heureux, joyeux, précieux, capricieux, et sachant accoupler, comme pas un, les cartes deux à deux au noble jeu de lansquenets. En outre, il philosophait supérieurement, peu porté vers Dieu qui le gênait dans son commerce et ayant fait assez souvent le voyage de Paris, pour rapporter dans sa valise un joli bagage de rengaines encyclopédiques dont le beau monde d'alors était friand on ne peut plus. Ce charmant mortel prenait dans les poches de Carhoat l'argent que lui prêtaient Coetquen, Presmes et le lieutenant du roi. Ce qui n'empêchait point le même homme ravissant de puiser directement dans les poches du lieutenant de roi, de Coetquen et de Presmes. Je cite ceux-là parce que nous

avons à les retrouver par la suite, mais il avait encore d'autres caissiers et se serait fait un scrupule d'aborder à une qui vive sans lui rien prendre.

Martel, presque enfant et sans cesse éloigné de sa famille, ne savait rien de toutes ces choses. Il suivait ses études à Quimper et réunissait toutes ses affections sur sa sœur Laure qui était une enfant douce et bonne.

En sortant, lui de l'Académie, elle de son couvent, ils vinrent à Rennes. C'était en un moment où les États chomaient ; M. de Kérizac était à Paris, pour prendre des leçons.

Martel resta un an auprès de son père et ne s'aperçut de rien, parce que, dès les premiers jours, il avait vu Lucienne de Presmes et qu'il s'était dit : Je serai son mari : à l'âge qu'il avait, les choses s'arrangent ainsi avec une facilité merveilleuse. Il s'ouvrit de son beau projet à sa sœur de lait, Bleuette de Fontaine-aux-Perles, et Bleuette le trouva des plus raisonnables.

Lucienne avait seize ans ; Martel achevait sa dix-huitième année. Leurs pères étaient amis.

Un beau jour, Martel apprit vaguement quelle était sa situation de fortune. Il s'était cru riche jusque là il se découvrit pauvre. Pour la première fois, il se rendit compte de la distance énorme qui était entre lui et mademoiselle de Presmes, l'une des grandes héritières du pays de Rennes. Ses trois frères aînés, arrivés à l'âge d'homme se vaustraient dans la paresse et menaient, sur des degrés inférieurs de l'échelle sociale, même vie que le vieux Carhoat, leur père.

Martel ne savait rien du monde, qu'il voyait à travers ses illusions d'enfant. Il vint une fois dans le parc de Presmes, où Bleuette et Lucienne parlaient de lui peut-être. Il dit à Lucienne :

—Mademoiselle, je viens d'apprendre que je suis pauvre, vous êtes riche. Je pars ce soir pour Paris, je vais offrir au roi mon épée, comme il convient à un gentilhomme. Attendez-moi quatre ans, je vous en prie. Dans quatre ans, je vous le promets sur l'honneur, je reviendrai riche, grand et digne de vous. M'attendrez-vous, mademoiselle ?

Les deux jeunes filles voulurent se récrier, mais Martel joignit ses mains et répéta :

—M'attendrez-vous ?

—Elle vous attendra, répondit enfin Bleuette, et mademoiselle de Presmes ne la gronda point.

Martel s'enfuit. Jamais tant de joie n'avait été dans son cœur.

A suivre

Incendie considérable.

POMPIERS TUÉS ET UN AUTRE BLESSÉ.

On lit dans le Courrier de Montréal : Hier matin, à six heures moins vingt minutes, le feu se déclara dans la manufacture de chaussures de MM. Whithan et Cie, édifice à quatre étages au coin des rues Youville et Normand.

On donna une première alarme, mais le feu avait fait tant de progrès qu'on jugea nécessaire d'appeler toute la brigade.

Les flammes avaient envahi toute une partie de l'établissement et, activées par le vent, elles menaçaient de s'étendre aux maisons avoisinantes.

Nos braves pompiers se mirent à l'œuvre et en quelques minutes six jets d'eau étaient dirigés sur les flammes.

Vers neuf heures on avait réussi à circonscire l'élément destructeur et il ne restait plus que des murs vacillants.

A une heure de l'après-midi la manufacture n'était plus qu'une masse de décombres, et les pompiers s'appretaient à partir, lorsque quatre hommes appartenant au corps de sauvetage pénétrèrent une dernière fois dans le premier étage de l'édifice afin de voir si ce qu'ils avaient voulu sauver était en sûreté. A ce moment, les murs extérieurs s'écroulèrent, ensevelissant sous leurs ruines deux pompiers, Joseph Towers et Robert Smith, de la station No. 2. Tous leurs camarades se précipitèrent à leur secours, mais il était trop tard. Le premier, Joseph Towers, fut trouvé mort, le crâne fracassé ; son camarade, Robert Smith, se trouvait enseveli sous les pierres écroulées et ce ne fut qu'après deux heures d'un travail incessant qu'on put le retirer de sa position critique. Fait extraordinaire, il n'avait aucun membre brisé, seulement il avait subi dans sa chute des blessures graves.

On transporta à la station No. 2 le cadavre de Towers qui fut ensuite amené à sa demeure.

D'un autre côté on prenait soin de Robert Smith que l'on conduisit chez lui sur la rue Saint-Urbain.

UNE BELLE CONDUITE.

Nous ne devons pas laisser passer ce terrible événement sans féliciter publiquement le pompier Charles Faucher, de la station No. 2, qui, au risque d'y perdre la vie, a fait tous les efforts possibles pour venir au secours de ses frères.

Le défunt, Joseph Towers, était âgé de 32 ans. Il laisse une femme et deux enfants.

Il faisait partie de la brigade du feu depuis six ans.

Echos de Partout.

L'hôtel que l'on doit construire près de la terrasse Frontenac à Québec à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'École Normale Laval, portera le nom de "Princesse Louise Hôtel," dit le Quotidien.

La compagnie qui a entrepris de construire cet Hôtel aura un capital de \$750,000, divisé en parts de \$100 chacune.

Les propriétaires ont loué cette Hôtel pour vingt ans, et paient dit-on un pourcentage sur le capital pour le loyer.

Cet Hôtel sera le plus beau de l'Amérique.

Les citoyens de Québec accueilleront avec plaisir cette nouvelle, car Québec possèdera cette fois un véritable monument. Ce qui ne manquera pas d'attirer des étrangers dans cette ville.

Nous apprenons dit le Quotidien, que le Rév. Père Lacasse, apôtre si éclairé et si vigilant de la colonisation, doit bientôt se rendre dans le township Daquam, au sud de Bellechasse, pour y fonder une paroisse. Plusieurs membres du clergé et des citoyens marquant doivent l'accompagner. Il paraît qu'au-delà de 100 jeunes gens d'excellentes familles, se préparent à coloniser cette partie fertile de notre sol. Ce sont autant de canadiens arrachés à l'exil et qui vont rester au pays pour augmenter la richesse nationale. Nous sommes convaincu que tous les colons actuels feront leur possible pour féliciter ce mouvement.

LES STALWARTS.—Depuis quelque temps la presse se sert souvent du nom de Stalwart et peu de personnes peut être en connaissent la véritable signification.

Le correspondant de Washington à la "Merveille" en donne l'explication. Le parti républicain est divisé en deux groupes : l'un est le parti de l'administration actuelle, c'est celui de Garfield, de Blaine et Robertson. L'autre groupe, qui est le parti des Stalwarts comprend la fraction des républicains extrêmes, de ceux qui n'approuvent pas l'administration de Garfield. Conkling, le général Grant et le Vice-Président Arthur en sont les représentants.

C'est à ce dernier groupe qu'appartient Guitau l'assassin de Garfield. Il est partisan de Conkling et comme il le dit lui-même il a frappé Garfield pour donner la Présidence à Arthur, l'un des chefs des Stalwarts.

Nous lisons dans l'Étoile, d'Angers :

"Le Rév. Père Supérieur d'une des Trappes de France, de retour d'un voyage au Canada, entrepris pour régler quelques questions relatives de la communauté, a traversé aujourd'hui notre ville.

"Il a été reçu par les autorités canadiennes avec une bienveillance très marquée.

"Invité à assister à une séance de la Chambre et à une séance du Sénat, il a été placé à la droite du président de chacune de ses grandes assemblées. Des acclamations unanimes ont accueilli son entrée dans la salle des séances. Un grand nombre de personnages politiques sont venus l'assauter de leurs vives sympathies.

On télégraphie de Buffalo, N.-Y. :

Les vastes étables de la compagnie "Grape Sugar Works" où l'on gardait un grand nombre de vaches qui fournissent le lait aux fromageries des environs, ont été détruites par un incendie hier après-midi et 300 (trois cents) vaches ont péri dans les flammes. Pertes \$13,000.

La ville de Kingston, vient d'offrir à la compagnie du Grand Tronc \$250,000 payables en dix ans, et dix acres de terre à la condition que la compagnie transporte à Kingston les ateliers et les usines qui sont maintenant à Montréal. Le Grand Tronc prend actuellement l'offre en considération.

EMIGRATION.—La plus grande émigration qu'on ait encore vu à New York, dans l'espace d'un mois, a été celle du mois dernier, où 76,758 européens sont arrivés à Castel Garden. On calcule que chaque émigrant apporte en moyenne 100 francs, ce qui contribue joliment à enrichir la république. On compte sur au moins 400,000 immigrants cette année.

TERRIBLE EMPISONNEMENT.—600 personnes qui prenaient ensemble un repas de fête, à Warentboro (Missouri), ont été empoisonnées par un acide ayant servi à la préparation de la limonade. Il en est mort 8, et de plus 100 autres sont très malades. Le fournisseur a été arrêté.

TROIS ENFANTS BRULÉS.—On mande de Lacomia, New Hampshire, qu'une maison située dans le village de Lake, et occupée par plusieurs familles, est devenue mardi soir la proie des flammes. Les trois enfants du nègre Charles Moody ont péri dans l'incendie.

LA FEMME QUI ABSORBE.—Mme Nellie Ingram de Battle Creek, Michigan, en était à son deuxième mariage et n'avait rien perdu de sa vigueur, de sa santé ou de son poids, quand, un jour d'octobre dernier, elle est entre chez un dentiste pour se faire extraire une molaire. Soit que l'opération présentât des difficultés extraordinaires, soit que l'opérateur fût un maladroit, l'extraction occupa un très long temps et causa une souffrance excessive à la patiente.

Quand le dentiste lui présenta enfin, avec un geste de triomphe, la racine sanguinolente dont l'extraction avait exigé plus d'efforts

qu'il n'en fallut jamais pour celle d'une racine carrée, elle eut une violente crise de nerfs, suivie d'un long évanouissement pendant lequel elle fut transportée chez elle. En reprenant ses sens, elle se plaignit de violentes douleurs d'entrailles. Elle avait une fièvre ardente et une soif intolérable qu'elle s'efforça vainement d'éteindre : elle ne pouvait plus avaler, et les tentatives répétées de plusieurs médecins ne réussirent pas à lui introduire une goutte de liquide dans l'estomac.

Depuis cette époque, Mme Ingram se nourrit par absorption, ce dont son médecin est très fier, car, dit-il, le cas est sans précédent dans les annales pathologiques. Elle prend des bains de bouillon, de thé, de lait, et une fois par semaine un bain d'alcool, pour dégager les pores, qui risqueraient d'être engorgés par les suc nutritifs qu'ils transportent dans l'estomac. A ce régime elle n'a pas engraisé, car en ces huit mois son poids est tombé de 180 à 80 livres : la fièvre ne l'a pas quittée et elle a une extinction de voix perpétuelle, de sorte qu'on ne peut l'entendre parler qu'en plaçant l'oreille près de sa bouche, mais son visage a conservé l'apparence de la santé, et les médecins déclarent qu'avec ce système d'alimentation par absorption Mme Ingram pourra vivre encore assez longtemps pour enterrer son deuxième mari.

LE CHIEN DE M. DE BISMARCK.—Tiras le "chien de l'Empire" comme on l'appelle en Allemagne, n'est pas très commode, ainsi que le rapportent les journaux allemands. Plus d'une fois déjà M. de Bismark a dû payer les "méprises" de son fidèle compagnon. Quand le chancelier se promène dans son jardin Tiras est constamment à ses côtés. Recemment M. de Bismark sortit de chez lui et planta sa canne dans le sol près de la porte. En fidèle gardien, Tiras se couche à côté et attend le retour de son maître. Un des agents de la police secrète qui circulent dans le parc avait à différentes reprises, essayé mais en vain de faire rentrer Tiras au châteaun ; le "chien de l'Empire" montrait les dents en grognant. Enfin, le prince revient et la joie de Tiras est indescriptible. Malheureusement le même agent se trouvait dans le voisinage. Tiras se précipite sur lui et déchire ses vêtements de la tête aux pieds.

Il ne fallut rien moins que l'intervention du chancelier qui promena sur le dos de Tiras la canne qu'il avait si bien gardée.

Cette algarede du "chien de l'Empire" a coûté au grand chancelier la somme de 50,000 francs soit... 62 fr. 25, pour payer un nouveau costume à l'agent de police.

LA CINQUANTAINE.—Atteint de cette maladie qu'on appelle la cinquantaîne, M. B... va consulter un médecin célèbre.

Celui-ci l'examine attentivement, appuie son oreille sur la poitrine du client, compte les battements de son cœur, lui fait lever les bras pour étudier le jeu des muscles et finalement, lui dit :

—Vous n'avez aucune maladie particulière. C'est un état général à surveiller. Faites de l'exercice ; il faut marcher une heure le matin, une heure le soir. Évitez surtout la chaleur et le froid, le soleil et la poussière, le pluie et l'humidité.

Alors, dit le client inquiet, je ne pourrai sortir que lorsqu'il ne fera aucun temps.

AUX ÉTATS-UNIS.—On écrit de West Gardner, E. U.

Deux ouvriers Canadiens-Français de cette localité, François Côté et Horace Florent, autrefois d'Anabaskaville, ont été victimes ces jours derniers, d'un grave accident. Ces deux hommes étaient à couvrir une maison en bardeaux, lorsque l'échafaudage qui les retenait céda, et ils furent précipités d'une hauteur considérable sur un tas de pierres, recevant des blessures terribles. Côté à la tête et les reins endommagés et il est presque continuellement privé de connaissance. Florent a le côté et un bras fracassés. On ne croit pas qu'ils en reviennent.

LES CRIMES DANS LE HAINAUT.—Depuis quelque temps, une jeune fille de Jumet, la nommée Victorine Andris, surnommée Fachaud, était courtisée par un ouvrier verrier de la même commune, marié et père de cinq enfants. La jeune fille ignorait ce fait ; dès qu'elle en eut connaissance, elle donna congé à cet individu.

Celui-ci, furieux, jura qu'il se vengerait Aussi, depuis, recherchait il toutes occasions de rencontrer la jeune fille.

Cette occasion se présenta hier. C'était la fête du hameau de Houbois. Ayant appris que Victorine y était allée, il prit une hache et se rendit à la fête.

Il était environ 8 heures du soir, lorsqu'il rencontra dans une ruelle, à proximité de la rue des Oiseaux, celle qu'il cherchait.

Que se passa-t-il ? Nous ne le savons pas encore, toujours est-il qu'après un échange de quelques paroles, l'individu econdut assena un violent coup de hache sur la tête de la jeune fille, qui tomba baignée dans son sang.

Dix minutes après, la victime expirait. L'assassin prit aussitôt la fuite, poursuivi par plusieurs personnes qui ne purent l'approcher, car il les menaçait de son arme.

Le commissaire adjoint le suivit jusqu'à Gosselies, où il perdit ses traces.

P. S.—On nous dit que le meurtrier s'est constitué prisonnier entre les mains de la gendarmerie de Jumet.

L'assassin est âgé de 35 ans environ ; il était ouvrier cristallin et travaillait aux Verrières Nationales de Jumet, dirigées par M. Sadin.

Il se nomme Ledieu.

En volié encore un qui savait la peine de mort abolie.....pour les assassins.

LES TROIS-RIVIERES



JEUDI, 14 JUILLET 1881.

Mgr IGNACE BOURGET
A LANORAIE.

On ne connaît pas assez dans le Diocèse des Trois-Rivières ce qui se passe actuellement dans le Diocèse de Montréal. Il y a pourtant des scènes dignes des plus beaux temps du christianisme, des plus grands jours de notre histoire, le spectacle de l'héroïsme sacerdotal d'un côté, et de l'autre la divine et irrésistible influence de la vertu sur les populations.

Ce sont des traits comme on en lit dans la vie des Saints, qui nous font regretter de ne pas avoir vécu à leur époque, et que l'on peut voir cependant de ses yeux et toucher du doigt présentement même, en se donnant seulement la peine de faire quelques lieues.

Les générations futures, au pays, les entendront raconter avec admiration.

Nous exposerons fidèlement ce dont nous avons été nous-même témoin, et qui paraît-il, se répète chaque jour depuis longtemps déjà, avec des variétés plus ou moins touchantes, sans que la presse canadienne s'en soit faite l'écho.

Il est si vrai que la grande vertu, et ce qui se fait pour Dieu cherche toujours l'ombre protectrice et rafraîchissante de l'humilité et du secret.

Il a déjà été dit que l'Evêché de Montréal avait fait de grandes pertes dans la crise qui a renversé tant de fortunes ces dernières années. Or, Mgr. l'Archevêque Ig. Bourget, ancien Evêque de Montréal, qui a consacré plus de cinquante ans de sa vie à soutenir ce siège épiscopal par d'illustres travaux, retiré dans la retraite sur ses derniers jours, a voulu porter secours à son successeur, malgré ses 82 ans et les infirmités de l'âge.

Il a entrepris à cette fin, avec un courage étonnant, de parcourir toutes les paroisses et les missions les plus éloignées du Diocèse pour faire une collecte en faveur de l'Evêché.

Samedi dernier, 9 Juillet, après avoir visité les montagnes du nord, et quelques paroisses du fleuve, il arrivait à Lanoraie.

Les habitants de cette paroisse qui n'avaient pas revu leur vieil Evêque depuis 12 à 13 ans lui avait ménagé une réception digne de leur affection.

Ils avaient orné le chemin, de jeunes arbres verts, selon l'antique habitude du pays, et la tradition chrétienne des ramaux, pour son entrée solennelle. Ils avaient préparé en beaucoup d'endroits et jusque dans les concessions les plus éloignées, mais principalement autour de l'Eglise, de magnifiques arcs de triomphe en verdure, couverts de petits étendards et d'inscriptions bien choisies, comme celles-ci : "O dévouement admirable" — "Pasteur aimé de Dieu et des hommes" — " Vos enfants implorant votre bénédiction." Ça et là flottaient des drapeaux sur les demeures des citoyens. L'Eglise avait revêtu une parure riche, délicate et charmante. Pour cette ornementation générale, non seulement les hommes, mais les femmes et jusqu'au vieillards et aux enfants s'étaient mis de la partie avec un entrain extraordinaire. Nous les avons vus à l'œuvre, le feu dans le regard, et la gaieté sur la figure.

Sur les 6 heures du soir le bon Evêque arrivait, au son joyeux des cloches. La population accourant, se pressa sur la place de l'église où il descendit. En un instant il fut entouré, chacun explorant avec avidité sa bénédiction. Il entra incontinent dans le temple au milieu du peuple et s'en fut prier avec une dévotion touchante devant le S. Sacrement.

C'est toujours l'ancien et vénérable Evêque d'il y a vingt ans, aussi droit, aussi frais, et même mieux portant qu'alors, mais avec un caractère de dignité inimitable qui est l'apanage de la sainte vieillesse. Sa chevelure est blanche comme la neige ; son visage vermeil et coloré comme celui d'un enfant ; ses mouvements lents et majestueux comme ceux du vieillard, son regard à la fois vif et doux, et sa physionomie riante et calme est d'une bienveillance qui attire et ravit comme celle d'un saint. Il ressemble à une vision ; et en le voyant, on se demande si c'est bien là le Pontife qui a été fait Evêque il y a 44 ans et qui a célébré sa cinquantième de prêtrise, il y a neuf ans.

Il n'est pas étonnant qu'avec cet aspect et le crédit de ses insignes vertus, il soulève les populations sur son passage. On irait loin pour trouver un tel spectacle.

Après la prière, l'heure et l'ordre de la cérémonie fut annoncée pour le lendemain, et Sa Grandeur se retira pour se reposer au presbytère, chez le Révd. Clément Loranger, suivi de ce Mr. et d'un nombreux cortège de prêtres qui l'accompagnaient. Car il n'y a pas que les fidèles que sa présence entraîne. Les prêtres accourent également pour le voir, lui témoigner leur affection, et lui présenter leurs hommages.

A Lanoraie, il ne s'est pas réuni moins de vingt prêtres. Une partie d'entre eux sont venus le soir pour s'en retourner dans la veillée à leurs églises respectives faire l'office du dimanche, et d'autres en aussi grand nombre sont arrivés le lendemain, même de très loin, par une chaleur

excessive, et l'ont accompagné à la paroisse voisine.

Le dimanche, 10 juillet, fut le jour réel de la fête.

Après la grand messe, Mgr. l'Archevêque Bourget revêtu des habits pontificaux comme aux beaux jours de son administration, fit son entrée au chœur, en présence de tous les paroissiens réunis. Il y eut comme un frémissement dans l'assemblée qui se leva spontanément.

Le saint prélat, ayant adoré quelques moments devant l'autel, vint prendre place dans un fauteuil au balustrade, en face du peuple. Ce fut un moment solennel. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et chacun semblait retenir sa respiration.

Sur un signe du vénérable Evêque, un prêtre âgé le Révd Huot, curé de St Paul l'Ermitte, lut en chœur un admirable document exposant avec lucidité et confiance les difficultés financières de l'Evêché de Montréal, exhortant avec sagesse et chaleur les fidèles à secourir leur Evêque diocésain, et leur inculquant en même temps les plus beaux motifs de l'amour de Dieu et de sa sainte église, ainsi que la raison des plus sublimes vertus. Il était difficile d'entendre cette douce et pressante exhortation, emprunte de la plus vive dévotion à la Vierge mère de Dieu, sans être profondément touché.

Le vieil Evêque était assis la mitre en tête, les yeux modestement voilés, durant cette lecture qui suppléait à la parole dans cet âge extrême, pendant que l'assistance le dévorait littéralement du regard. On voyait perler ça et là sur les paupières les larmes de l'attendrissement, et toute la physionomie de l'assemblée semblait exprimer tout haut cette vérité des inscriptions : ô dévouement admirable !

L'instant le plus touchant de toute cette scène approchait.

La lecture finie, l'Evêque se leva, M. le Maire, H. Primeau, médecin s'avancant près le balustrade, lut d'un ton ému au nom de la paroisse, la belle adresse suivante.

A Sa Grâce Monseigneur Ig. Bourget, Archevêque de Martianoapolis etc., etc., etc., Monseigneur.

Les paroissiens de St. Joseph de Lanoraie sont souverainement heureux de pouvoir encore une fois saluer Votre Grandeur, l'approcher et goûter les religieuses émotions qui s'échappent toujours de sa voix onctueuse et de son cœur que l'amour et l'ardeur pour le bien dévorent même sous les glaces de la vieillesse.

Ils sont heureux d'être témoins des prodigieux effets accomplis par ce supplément d'un des plus longs et des plus féconds apostolats pontificaux qui se soient vus dans l'Eglise Catholique.

Ils sont heureux de pouvoir unir leur faible voix à ce concert harmonieux qu'un enthousiasme bien légitime fait entendre dans toute l'étendue de ce vaste diocèse, répercuté même, tout récemment, par les échos de nos montagnes presque inaccessible pour traduire les plus vives et les plus fortes impulsions de la joie, de la reconnaissance et de l'amour.

Oui, Monseigneur, nous vous revoions avec bonheur, après une si longue séparation qui très certainement aurait toujours duré sans cet élan de votre grande âme qui sera la merveille de votre vie, déjà si merveilleuse. Votre passage dans cette paroisse fera époque dans les annales de nos familles. Ce court séjour au milieu de nous, nous le croyons, nous l'espérons sera pour nous tous une source de bénédictions ; semblable à une rosée bienfaisante, il portera d'heureux fruits.

Cette assension vers le Nord, à laquelle nous venons de faire allusion, nous a montré, Monseigneur, que l'héroïque désir de venir en aide à l'Evêché est accompagné de cette sollicitude paternelle, dont nous avons si souvent jadis éprouvé les bienveillants effets, et qui paraît heureuse de se manifester dans ces fêtes de famille. Oh oui, Monseigneur, soyez le bienvenu dans cette paroisse qui est toute joyeuse de vous recevoir, et qui le serait encore davantage si ses moyens pécuniaires lui permettaient de répondre mieux au désir de son cœur, mais vous recevrez toujours notre obole que nous aurions voulu voir entreprendre. Qu'il plaise donc à votre Grandeur d'agréer ce faible montant ; c'est peu de chose il est vrai, mais veillez bien l'accepter comme venant de la part d'enfants au cœur généreux, mais peu favorisés du côté de la fortune.

Puisse le Ciel conserver encore longtemps vos jours précieux à la vénération de ce diocèse et pour le bonheur de vos enfants, et qu'il allège les infirmités insupportables au grand âge.

Daignez, Monseigneur, nous accorder le secours de vos prières, nous bénir et bénir en nous nos familles et tous ceux qui nous sont chers.

Dr. H. C. PRIMEAU, Maire.

Lanoraie 19 Juillet 1881.

Puis succéda un gentil petit garçon, dont le nom nous échappa, qui lut aussi parfaitement, avec une aisance et une naïveté charmante, au nom des enfants, l'expression des sentiments que l'on verra, vrai langage de l'innocence et du cœur.

Monseigneur,

Les enfants sont la joie et la couronne des vieillards, aussi nous voyez vous accourir avec empressement autour de vous ; nous voulons mettre un sourire sur vos lèvres et tresser, des sentiments de nos cœurs comme d'autant de fleurs, une couronne bien pure pour votre front.

Ils me voient pour la première fois, où donc ces enfants ont-ils appris à me connaître, dites vous peut-être en vous-même.

Monseigneur, à l'un des murs de chacune de nos maisons est suspendue votre image. C'est là que bien souvent nous avons pu contempler vos traits vénérés. Et les cœurs de notre père et notre mère nous ont enseigné votre nom. Vous avez semé les bénédictions sur le chemin de votre vie ; les jeunes générations croissent en vous bénissant. Cette semence et cette moisson portent un nom divin : elles s'appellent charité.

Monseigneur, nous connaissons le motif de votre passage au milieu de nos campagnes : vous vous êtes levé malgré vos vieux ans, afin de faire entendre une dernière fois vos accents à votre troupeau, afin d'offrir à Dieu un dernier travail.

Avec nos louanges, daignez, Monseigneur recevoir notre offrande. Notre voix est faible mais c'est bien la louange de l'enfant, et du tout petit enfant ; notre aumône est légère, mais c'est l'aumône du pauvre, elles plairont sans doute à Jésus-Christ.

Les élèves de l'Académie du S. Cœur de Lanoraie.

Le 9 juillet 1881.

Enfin survint une jeune fille couronnée de fleurs, comme des vertus diverses inculquées à l'enfance par nos communautés religieuses, ainsi que venait de dire le petit garçon, qui présenta à Sa Grandeur, au milieu de ses compagnes, le bouquet que voici, tout empreint du baume suave de la reconnaissance :

Monseigneur,

Qu'il soit à jamais béni ce jour heureux où nous sommes honorées de la visite du Vénérable Prélat que nos cœurs attendaient avec tant d'impatience ! Qu'il soit à jamais béni ce jour fortuné qui nous procure le plaisir de connaître le Pontife bien aimé dont les œuvres admirables ont partout exalté le nom, et rendu la mémoire impérissable. Nous, petites élèves de ce modeste convent qui s'honore de vous avoir pour Fondateur et pour Père, ne pouvons nous pas nous ranger au nombre des heureux enfants qui vous doivent, Monseigneur, toute une existence de bonheur, puisque nous sommes élevées par les bonnes Sœurs que Votre Grandeur a elle-même formées.

Guidées par la plus sincère reconnaissance nous profitons du passage de Votre Grandeur au milieu de nous pour déposer à vos pieds le respectueux hommage de notre profonde vénération et de notre amour filial. Il ne nous reste plus, Vénéré Fondateur, qu'à former des vœux pour que le Seigneur bénisse l'œuvre que vous avez entreprise avec tant de dévouement et qu'il conserve à Votre Grandeur les forces dont elle a besoin pour supporter les fatigues de son long pèlerinage. Tels sont les vœux que nos cœurs forment pour vous, Vénérable Prélat, en ce jour mille fois heureux dont le souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs.

Daignez, Monseigneur, couronner cette belle fête en nous accordant la faveur de votre bénédiction.

Qu'il était beau de voir ce spectacle de la jeunesse des deux sexes entourant le vieillard octogénaire, le contemplant avec un respect et un bonheur extrême, à peine contenus, et lui parlant avec une ouverture de cœur entière et une naïveté toute enfantine ! Beaucoup de spectateurs pleuraient. Nous avons vu des citoyens âgés, à la figure virile, cachant leur émotion, enlever du revers de la main les larmes que cette scène arrachait à leur fermeté.

Alors commença le défilé pour les offrandes. Une table garnie de deux plats d'argent était placée devant le vénérable vieillard.

Le clergé, les communautés religieuses, puis les hommes, les enfants, et enfin les personnes du sexe vinrent y déposer leurs dons dans un ordre parfait. Les personnes de la nef arrivaient deux à deux ou trois à trois par la grande allée, et s'en retournaient par les allées latérales. Cette incessante procession dura environ une heure et demie.

Les fidèles plaçaient leur offrande dans le plat, en fléchissant le genou, pendant que le saint Evêque les bénissait. Combien de fois avons-nous vu ces bons chrétiens, faisant leur don avec une admirable distraction, tenir leurs yeux attachés fixement sur leur vieux Pasteur bien-aimé qu'ils voyaient probablement pour la dernière fois, oublier pendant un instant de se relever pour donner place aux autres ? Combien implorant, aux pieds du Pontife, d'un regard éloquent et attendri une large et suprême bénédiction ? Combien de pères et de mères surtout, traînant par la main leurs petits enfants munis de l'offrande réglementaire souvent considérable, les présenter au bon Evêque pour qu'ils le vissent et en fussent vus, et qu'ils attirassent sur eux les grâces attachées à un si long et si saint épiscopat. A plusieurs reprises, ayons-nous remarqué ces petits enfants, imitant les anciens, regarder attentivement l'Evêque, échapper de l'étreinte de leurs parents et ne pas vouloir se retirer.

Nous défierions le peintre le plus habile de traduire fidèlement ce spectacle. La collecte avait été de \$600 ; en comptant les deux paroisses précédentes elle se montait à environ \$2,000.

L'offrande terminée, le saint vieillard, qui n'avait cessé de bénir pendant tout ce temps, eut néanmoins la force de prononcer une allocution de plus de vingt

minutes devant l'auditoire étonné de tant de vigneur et de générosité.

Il remercia les fidèles de Lanoraie avec un tact parfait, n'oubliant personne, pas même les petits enfants. Il parla de la divine charité d'une manière angélique avec une expression de physionomie et de termes qui en était comme le rayonnement et donna en retour des offrandes ses derniers et plus précieux avis à ses anciennes ouailles.

Monseigneur Ig. Bourget parle encore comme dans ses meilleurs jours.

Sa phrase est nette, correcte, précise et coule toujours de source, mais aujourd'hui avec une sorte d'abandon qui va droit à l'âme. Ses pensées empreintes de la plus douce pitié, font l'effet d'une rosée bienfaisante. Parfois néanmoins elles brillent d'un très vif éclat comme la vérité, et sont d'un effet saisissant. C'est ainsi qu'en félicitant les habitants de Lanoraie d'avoir vu leur joli temple sauvé récemment et miraculeusement de l'incendie par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, il leur disait : " Ah ! que c'est lamentable pour les fidèles de voir brûler sur la terre la maison de Dieu ; mais, ne l'oublions pas, ce sera encore plus lamentable de voir brûler dans l'éternité un chrétien qui est le temple du St. Esprit."

Ce sont de ces réflexions ardentes marquées au coin de la sainteté.

Dans cette allocution Sa Grandeur déclara que la belle église de Lanoraie n'avait été arrachée en effet à la destruction que par une protection particulière de Dieu ; qu'il fallait en tenir grande reconnaissance au Sacré-Cœur ; qu'elle pensait entreprendre prochainement un voyage à la ville éternelle, et qu'en conséquence si Dieu lui accordait de voir le St-Père, elle demanderait la faveur du couronnement pour la Statue du Sacré-Cœur, au pied de laquelle le feu se tint la nuit pendant neuf heures dans les linges, corniches, boiserie, peintures et tapisseries sans endommager la Statue elle-même, et sans consumer l'église, et elle finit par les adieux les plus touchants à cette bonne population.

Comment peindre l'étonnement mêlé à l'admiration qui se produisit sur toutes les figures, quand le Saint Evêque annonça ce projet de sacrifier le reste de ses jours au bonheur de l'église et de la société de sa chère patrie ?

Nous avions sous les yeux le spectacle de l'héroïque charité, la vertu qui venait d'être exaltée, celle du bon Pasteur donnant sa vie pour ses brebis.

L'émotion était à son comble.

Le prélat bénit ensuite une magnifique statue du Sacré-Cœur offerte en signe de reconnaissance, et présenta l'encens à la statue miraculeuse dont le socle avait à peine été noirci par la flamme.

La bénédiction du St Sacrement faite par le vénérable Evêque lui-même termina la cérémonie.

La séance avait duré deux heures et demie, et par une chaleur extraordinaire. Il était une heure de l'après-midi.

A la sacristie, ce fut une nouvelle scène. Tous les malades, les boiteux, les infirmes, étaient là qui l'attendaient, au nombre d'une vingtaine de tout âge et de tout rang, se jetant à ses pieds, implorant ses prières, et réclamant son attention en le tirant à eux par les bras et par les habits.

Qu'il était beau voir le saint vieillard parcourir les rangs de ces infortunés avec son visage illuminé, rayonnant de grâces, consoler celui-ci, conseiller celui-là, faire espérer la guérison aux uns, confirmer l'espérance des autres, enseigner à tous la patience et promettre à chacun l'assistance de ses prières, sans négliger personne.

Qu'il était édifiant de l'entendre prolonger son entretien avec ces âmes souffrantes s'oubliant lui-même pendant que son secrétaire lui rappelait inutilement l'heure avancée de la journée !

Il ne faut pas croire que c'est sans raison que les malades se jettent ainsi sur son passage.

Il sème les prodiges sur ses pas. On rapporte nombre de faits extraordinaires affirmés par des témoins oculaires, surtout en ces derniers temps. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns au milieu des autres, il rendit instantanément l'usage de ses membres à un grand enfant paralitique que sa mère lui présentait le tenant, l'élevant sur son chemin dans la foule, de toute la longueur de ses bras. Un autre dont les pieds étaient contournés depuis son bas âge se redressa le lendemain de sa visite à l'Evêque. Nous le tenons du propre curé de l'infirme, qui avait peine à en croire ses yeux. Dans une de ses dernières visites aux paroisses des montagnes, le feu venant avec rage des forêts embrasées attaquait les dépendances du presbytère où il venait d'arriver et allait tout consumer, le bon Evêque ouvrant la fenêtre fit un signe de croix sur l'incendie, le vent changea à l'instant et repoussa le feu dans la forêt d'où il était venu.

N'est-ce pas là comme le témoignage visible de la divinité en faveur de ce vénérable Evêque ?

Quoi qu'il en soit, les populations l'appellent le vieux saint.

Après cet office d'une longueur extraordinaire le vieil Evêque se rendit au presbytère avec un visage serein et souriant, et sans paraître plus fatigué que le commun des mortels.

Dans l'après-midi, après avoir visité les Communautés de Frères et de Sœurs qui donnent l'éducation Lanoraie, et y soulageant les misères corporelles, car il tient à encourager jusqu'à la fin ceux qui se dévouent pour le service des autres, il par-

tit sans délai avec un cortège de prêtres et de citoyens, pour continuer ses courses apostoliques dans les paroisses environnantes.

Tel est Mgr Ig. Bourget en 1881 ; tel a été le 10 Juillet le passage à Lanoraie de cet homme extraordinaire et trop peu connu.

Nous affirmons avoir vu là une des plus belles reproductions que nous ayons jamais rencontrées des scènes évangéliques ; et ces scènes se renouvelant, paraît-il, depuis plus de six mois sur notre heureuse terre du Canada.

Ce saint vieillard répand certainement autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ, et comme un parfum suave qui repose et réjouit le cœur et anime aux combats des saintes causes.

Bénédictions la divine Providence de nous avoir donné, et de nous conserver comme par miracle un tel homme, qui peut contribuer puissamment seul par sa vertu, ses mérites et son dévouement exemplaire à sauver la religion et la patrie dans les jours orageux que nous traversons.

Puisse-t-il, en effet, selon son désir, diriger ses pas vers le Pontife de la ville éternelle sous la protection spéciale de Dieu, puisqu'il veut faire de sa vie un si noble sacrifice. Mais puisse-t-il encore plus faire mettre une digne au torrent qui déborde, et nous apporter au retour le triomphe de la vérité, le règne de la justice, et le jour de la paix ; ce serait le couronnement des œuvres déjà si magnifiques de toute sa vie ?

Un peu d'histoire.

M. Bourinot, greffier des Communes, vient de publier un livre sur le Développement intellectuel au Canada. Ce n'est pas que nous voulions en faire la critique, car il y aurait trop à dire, mais nous révélerons un passage particulièrement défavorable à notre ville. L'auteur dit que le premier journal publié aux Trois-Rivières fut la Gazette en 1832, et il ajoute que ce district, centre géographique du Bas-Canada, était resté, jusque là, dans un état d'ignorance à peu près primitive. Nous répondrons d'abord que l'apparition d'une gazette ou deux ne signifie pas grand chose dans l'ordre intellectuel. On peut être instruit et fort cultivé sans cela. Le fait est que le livre de M. Bourinot ne repose que sur cette étrange base : les gazettes comparées entre elles. Ensuite, il n'est pas vrai que nous n'ayons eu de journal chez nous qu'en 1832. Dès 1817, le journalisme trifluvien occupait l'attention publique par des articles de la plus haute importance. Il n'y avait alors rien de tel à Québec ni à Montréal : Le Canadien avait été supprimé par la force en 1810 et Le Spectateur venait de trépasser. C'est la ville des Trois-Rivières qui rétablit la presse française, la seule indépendante et patriotique alors au Canada, et pendant de longues années, il ne se passa rien de remarquable dans la politique du pays en général sans que l'on y vit paraître, au premier rang, les écrits des Trifliviens. M. Bourinot couvre d'éloges des feuilles banales, publiées dans les coins obscurs des autres provinces, mais il passe sous silence celles que la race française nourrissait avec des idées et que les gouverneurs du temps persécutaient à cause de leur valeur.

B. S.

ACTUALITES.

Nous voyons, par les journaux canadiens des Etats-Unis, que la fête nationale a été chômée d'une façon brillante à Southbridge, Mass. Les canadiens français de Woonsocket ; de Spencer et de Grosvenor-dales s'étaient joints à leurs amis pour ajouter à l'état de ce cette démonstration. Les américains de Southbridge ont aussi pris part à la fête et assistant à la messe et à la procession. C'est une bonne note à leur crédit. Le Révd M. Lebrun, curé de Ste. Pie, M. F. L. Desaulniers M. P. P. pour St Maurice, M. O. Desmarais avocat de St Hyacinthe, étaient venus du Canada pour la circonstance. MM. Desaulniers et Desmarais ont prononcé des discours qui ont été vivement applaudis. Somme toute, cette fête a été digne des Révds Broches et A. Lamy prêtres, et des canadiens-français de Southbridge qui devront en garder le plus agréable souvenir.

On lit dans le Courrier du Canada : La Compagnie du chemin de fer de Québec au lac St-Jean, qui a toujours eu l'avantage de compter sur les sympathies de la presse française, annonce les heures de départ et de retour de ses trains dans un journal anglais, et n'annonce pas dans les journaux français — Merci !

Le surintendant du chemin de fer du Nord, M. Sénécal, M. Mathieu, député de Richelieu, son honneur le juge Gill, M. Faucher de St-Maurice, M. L. A. Roberge entrepreneur et M. de LaBroquerie Taché sont partis le 11, pour New-York, d'où ils s'embarqueront pour Paris.

M. Taché va rejoindre l'honorable M. Chapleau ; dont il doit lui servir de secrétaire privé.

M. Buteau Turcotte est nommé traducteur en chef français de l'Assemblée législative de Québec en remplacement de M. Montpetit.

M. Legendre est nommé le premier assistant de ce département.

M. le grand vicaire Dufresne est nommé administrateur du diocèse de Sherbrooke, en l'absence de Mgr Racine.

Montreal Branch Store NOUVEAU MAGASIN

CHAUSSURES

No. 169 RUE NOTRE-DAME, TROIS-RIVIERES

L. N. LUISSIER & CIE.

Cette maison, maintenant si avantageusement connue du public trifluvien, a le plaisir d'annoncer à ses nombreuses pratiques et au public en général qu'elle a toujours en mains, à l'endroit ci-haut désigné, le plus bel assortiment de Chaussures Françaises et Américaines, telles que :

BOTTINES FRANÇAISES pour Hommes, Femmes et Enfants, BOTTINES POUR DAMES, CONGRESS POUR MESSIEURS, BOTTINES POUR ENFANTS, SOULIERS, BOTTES POUR HOMMES, ETC.

De toutes grandeurs, de première manufacture et de patrons les plus nouveaux.

Voici le printemps arrivé, c'est le temps de se procurer de bonnes Chaussures. N'oublions pas à cet effet, d'aller faire une visite au Nouveau Magasin de N. LUISSIER & CIE. C'est l'endroit où l'on trouvera des articles de goût et ce qui n'est pas à dédaigner, à bon marché.

IMMENSE REDUCTION

un lot considérable de Surtrous, Pantalons, Pardessus, Vestes, etc., en drap et en tweed, confectionnés d'après le goût le plus moderne.

Marchandises nouvelles reçues toutes les semaines.

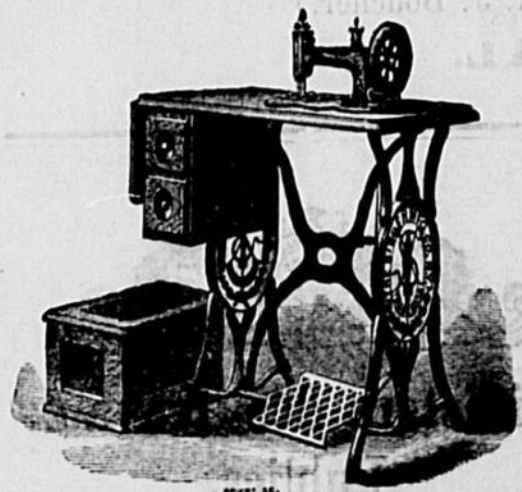
Trois-Rivières, 15 février 1881.

14 Oct. 80

PLUS POPULAIRE QUE JAMAIS.

LA VRAIE NOUVELLE

MACHINE A COUDRE



DES FAMILLES.

Les populaires demandes pour le VRAI SINGER ont excédé en 1879 celles d'aucune autre année durant le quart de siècle pendant le quel cette machine a été offerte au public.

En 1878 nous avons vendus 350,422 machines
En 1879 nous avons vendus 431,167 machines
En 1880 nous avons vendus 538,609 machines

Surplus sur toute autre année 107,442 machines.

Nos ventes de l'année dernière ont été en moyenne de

1700 Machines par jour

pour chaque jour d'affaires pendant toute l'année.

Le Singer "Old Reliable"

EST LA PLUS PUissante
LA PLUS SIMPLE
LA PLUS DURABLE

de toutes les Machines à Coudre qui aient été faites.

Rappelez-vous que chaque véritable MACHINE A COUDRE SINGER a cette marque de commerce gravée sur les supports en fer et incrustée dans le bras de la machine.

La Compagnie Manufacturière Singer

BUREAU PRINCIPAL

**34 UNION SQUARE,
NEW-YORK.**

AGENCE

**49 RUE DU PLATON
TROIS-RIVIERES.**



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

On recevra à ce bureau, jusqu'à VENDREDI, le 15me jour de Juillet prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission pour les travaux de Yamaska," pour les divers travaux requis en vue d'améliorer la navigation de la Rivière Yamaska, Québec, d'après les plans et devis que l'on peut consulter chez Michel Gaudin, Écr., au Village de St Michel Yamaska, ou au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, où l'on pourra se procurer des formules de soumission, à commencer du 25 courant.

Les soumissionnaires sont avertis que l'on ne prendra leurs soumissions en considération qu'en autant qu'elles seront faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et qu'elles seront signées par les soumissionnaires eux-mêmes.

Chaque soumission d'vra être accompagnée d'un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministère des Travaux Publics, pour une somme de deux mille cinq cents piastres. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire. Si la soumission est acceptée, le soumissionnaire sera tenu de donner des garanties en argent jusqu'à concurrence d'une somme égale à cinq cent de cent du montant de la soumission.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 25 Juin 1881

Bureau d'Enregistrement

DU

Comté de Champlain.

AVIS PUBLIC.

Aux Cultivateurs et autres intéressés

DU

COMTE DE CHAMPLAIN

AVIS PUBLIC est par le présent donné que le délai accordé par l'article 2172 du Code Civil du Bas-Canada, pour le renouvellement des titres créant des privilèges, hypothèques, charges, rentes viagères, et autres droits réels, sur des immeubles situés dans le comté de Champlain, expire le

25 AOUT PROCHAIN, 1881.

A défaut par les intéressés de renouveler ces enregistrements dans le délai susdit, ils seront exposés à la perte même totale de leurs droits.

G. H. DUFRESNE,
Régistrateur

NOUVEAUTÉS ! NOUVEAUTÉS !

NOUVELLE MAISON

ROCHELEAU & MOREAU

NO. 161 RUE NOTRE-DAME
TROIS-RIVIERES.

Les soussignés viennent d'ouvrir un Nouveau Magasin de Nouveautés, d'Étoffes de tout genre pour habits de DAMES ET DE MESSIEURS, d'Articles de Fantaisies et de tous les accessoires se rattachant à cette branche de commerce. Un tailleur de première classe est attaché à l'établissement pour les habits sur commandes.

Hardes faites, dernier goût pour la coupe, choix varié dans les Etoffes, etc., etc. Articles de dernière mode.

Prix Modérés.

Une visite est sollicitée avant d'acheter ailleurs.
ROCHELEAU & MOREAU



CONTRAT DE LA MALLE

Des soumissions adressées au Maître Général des Postes seront reçues à Ottawa jusqu'à midi le 5 Août 1881 pour le transport des Malle de sa Majesté, sous 15 conditions d'un Contrat pour un terme de quatre années six fois par semaine, aller et retour, entre Batisseau (St-Geneviève) et Trois-Rivières à partir du 1er Octobre prochain, le transport se fera en voiture convenable, la Malle partira de Batisseau (St-Geneviève).

Des avis imprimés contenant des renseignements plus détaillés au sujet des conditions du Contrat projeté seront en vue aux Bureaux de Poste de Trois-Rivières, St-Maurice, St-Narcisse et Batisseau où l'on pourra, aussi, se procurer des formules de soumission.

G. A. BOURGEOIS,
Inspecteur des Postes.

BUREAU DE L'INSPECTEUR DES POSTES,
Trois-Rivières 24 Juin 1881.

CHALOUPES A LOUER.

M. LAVALLÉE tiendra comme par le passé des Chaloupes équipées, Chaloupes à voiles, en haut du qual de M. Dean pour l'usage des promeneurs. Il aura de jour et de nuit des hommes pour les servir et les conduire où ils désirent aller.

Mr LAVALLÉE a considérablement augmenté le nombre de ses embarcations dont la plupart sont neuves et il sera plus en état que jamais d'accommoder le public.

Le Soussigné a aussi à vendre plusieurs magnifiques esquifs.
JOSEPH LAVALLÉE,
Trois-Rivières, 28 Mars 1881.

BUREAU DE POSTE DE TROIS-RIVIERES.

8 Novembre 1880.

MALLES.	ARRIVÉE	CLÔTURE.
PAR CHERMIN DU NORD. Section Ouest.		
Montréal et Ouest.....	6,30 P. M.	12,30 P. M.
Yamachiche.....		
Rivière-du-Loup.....		
Maskinongé, Berthier & Sorel..		
PAR GRAND-TROIS.		
Stats-Unis.....	8. A. M.	3 A. M.
St. Grégoire.....		
Nicolet.....		
La Haie.....		
Arthabaska.....		
Les Cantons de l'Est.		
PAR CHERMIN DU NORD. Section Est.		
Québec et Est.....	1,20 P. M.	5,30 P. M.
Batisseau.....		
Champlain.....		
St-Anne de la Pérade, etc. etc.		
PAR TERRE.		
Bécancour.....	9,30 A. M.	11,00 A. M.
St. Pierre les Beccquets.....		
St. Jean D. O. et la rive sud....		
St. Maurice.....	12 Midi.	1,00 P. M.
St. Geneviève.....		
St. Narcisse.....		
St. Etienne.....	16 A. M.	12,00 A. M.
Shawenigan.....		
Valmont.....		

Les lettres enregistrées doivent être mailé 15 minutes avant le départ de chaque malle.
C. K. OGDEN, M. P.
Trois-Rivières, 5 Décembre 1878.



Chemin de Fer Q. M. O & O.

CHANGEMENT D'HEURES.

A partir de Lundi, 4 Juillet 1881,

Les Trains partiront comme suit :

	Train Eclair.	Mixte.	Malle.	Expresse
Départ d'Hoche- laga pour Ottawa.	8 30 P.M.	8 30 A.M.	5 15 P.M.	
Arrivée à Ottawa.	8 30 A.M.	1 00 P.M.	9 45 "	
Départ d'Ottawa pour Hoche- laga.	7 00 P.M.	8 10 A.M.	4 55 "	
Arrivée à Hoche- laga.	6 45 A.M.	12 40 P.M.	9 25 "	
Départ d'Hoche- laga pour Québec.	7 45 "	3 00 P.M.	10 00 P.M.	
Arrivée à Québec.	1 15 P.M.	9 25 "	6 30 A.M.	
Départ de Québec pour Hoche- laga.	4 00 "	10 10 A.M.	10 00 P.M.	
Arrivée à Hoche- laga.	9 35 "	4 40 P.M.	6 30 A.M.	
Départ d'Hoche- laga pour St-Jé- rome.	5 30 P.M.			
Arrivée à St-Jé- rome.	7 15 P.M.			
Départ de St-Jé- rome pour Ho- chelaga.	6 30 A.M.			
Arrivée à Hoche- laga.	9 00 "			
Départ d'Hoche- laga pour Joliette.	5 00 P.M.			
Arrivée à Joliette.	7 25 "			
Départ de Joliette pour Hoche- laga.	6 40 A.M.			
Arrivée à Hoche- laga.	8 50 "			

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.
Tous les Trains de passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 P. M. Les Trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la Station du Mile-End dix minutes plus tard qu'à Hoche-laga.

Bureau Général, 13 Places d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTREAL
202 RUE ST. JACQUES, }
L. A. SENEVAL,
Surintendant Général.

Avis aux entrepreneurs.

On recevra à ce Bureau, jusqu'à JEUDI, le 14me jour de JUILLET prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission pour une addition au Bureau du Revenu de l'Intérieur, Montréal."

Ces soumissions doivent être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Ba que, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministère des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq cent de cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire. Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 23 Juin 1881.

CHARLES DION BARBIER,

NO. 42 RUE DU FLEUVE

TROIS-RIVIERES

Adresses d'Affaires.

P. Desilets,

NOTAIRE,
Bureau : au "Journal des Trois-Rivières."
Trois-Rivières, Février 1878.

P. N. Martel,

AVOCAT,
Tiendra à l'aveni. son bureau à sa nouvelle résidence rue Bonaventure presqu'en face de chez l'Hon. Juge Polette.
Trois-Rivières, 6 juillet, 1876.

Joseph Edouard Genest

AVOCAT.
Arthur T. Genest
ARPENTEUR.
No. 19 RUE DES CHAMPS.
Heures de Bureau. De 8 h. A. M. à 5 heures P. M.

J. E. Méthot,

AVOCAT.
Bureau : No. 15 Rue Bonaventure.
Trois-Rivières, 28 Juillet 1879.

Narcisse Grenier,

AVOCAT.
No. 33, Rue Des Champs,
En face du Palais de Justice,
TROIS-RIVIERES.

HEURES DE BUREAU : — De 9 heures A. M. à 5 heures P. M.
26 janvier 1880.

Desaulniers & Duplessis

Avocats.

F. L. DESAULNIERS, N. L. DUPLESSIS
à Yamachiche. Trois-Rivières.
2 Février 1880.

AVIS.

GODFROI LASSALLE.

PERCEPTEUR DU REVENU pour le Gouvernement Local. Bureau : No. 21 Rue Bonaventure.
Bureau ouvert de 9 heures du matin à midi et de 1 heure à 4 heures P. M.

J. Barnard.

ARPENTEUR.
Bureau Rue St. Charles a côté du Palais de Justice.
Trois-Rivières, 24 Mai 1877.

J. B. BOURGEOIS,

ARCHITECTE

NO. 38 RUE PLAISANTE,
TROIS-RIVIERES.

Plans et devis d'Églises, d'édifices publics, de maisons privées; plans et devis de construction de tout genre, exécuté sur commande. M. Bourgeois se charge aussi de la direction des travaux et de l'exécution de ses plans.
Trois-Rivières 11 Novembre 1880.

La Banque de Québec

(ÉTABLIE EN 1818.)

CAPITAL..... \$2,500,000
SURPLUS..... 350,000

La succursale des Trois-Rivières tient un bureau régulier pour toutes les transactions de Banque.

Elle fait la ré-ception pour tous les endos du Canada et des États-Unis; achète et vend des Traités payables à un qu'endroit que ce soit du Canada et des États-Unis.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE

La Banque recevra des dépôts, sur lesquels sera payé un intérêt à raison de TROIS PAR CENT par an. Les dépôts pourront être retirés sans avis préalable.
P. G. WOTHERSPOON,
Gérant.

Trois-Rivières, 16 février 1881.

J. Q. PAGE, L. D. S.

No. 27 RUE DU PLATON,
TROIS-RIVIERES.

Dentiste et marchand de toutes sortes de machines à Coudre, de Pianos, Mélodions, Orgues et autres instruments de musique. Les prix sont plus bas que l'on puisse trouver en Canada.

M. Page se charge de l'extraction des dents, sans douleur aucune au moyen du Protoxide d'Azote ou Gas hilariant.

Trois-Rivières 21 mai 1875.

J. D. MILETTTE,

Médecin & Chirurgien.

Bureau : No. 74 Coin des rues Des
Forges et Royale.

M. le Dtr. MILETTE à une expérience de 15 années de pratique à la ville et à la campagne. Bureau ouvert à toute heure pour consultation ou soins à domicile et en dehors.
Trois-Rivières 12 Août 1880.

COMPAGNIE DE VOLONTAIRES DES TROIS-RIVIERES.

AVIS est par le présent donné à tous ceux qui désirent faire partie de cette compagnie, de vouloir bien adresser sous enveloppe, au Capitaine P. J. V. Bourdon leur application, laquelle doit contenir le nom, l'âge, la taille, la résidence du requérant et mentionner s'il est marié ou non.

P. J. V. BOURDON,
Capitaine.
Trois-Rivières, 4 Juillet, 1881.

TOUJOURS DU NOUVEAU !!

N'oubliez pas de venir visiter les nouveaux et splendides articles qui sont reçus chaque jour et qui consistent en n. nros américaines et d' Waltham, en or solide et en argent, à des prix plus bas que dans toutes les autres villes dans la province du Canada.

Le public doit aussi se rappeler que l'on fabrique à notre établissement toutes espèces de bijoux, et que par conséquent tous les soins possibles sont apportés dans la réparation des bijoux, placage, gravures, etc. Toute personne qui apportera des bijoux à réparer pourra elle-même se convaincre que les réparations sont faites dans l'établissement, ce qui sera une preuve certaine que tout est fait tel qu'annoncé.

Les meilleurs ouvriers sont toujours ceux qu'on emploie.

Ne manquez pas de laisser votre commande afin d'avoir votre ouvrage bien exécuté et à très bas prix.

Respectueusement,

P. M. CONNOR,

BOUTIER ET HORLOGER

No. 29, Rue du Platon,
TROIS-RIVIERES.



P. S.—Sont agent pour les célèbres Lunettes de Lazarus et Morris, s'adaptant à tous les yeux.

P. M. CONNER.

CHARLES ROUSSEAU RUE DES FORGES, TROIS-RIVIERES.

Liqueurs, Epicerias et Provisions.

Regu par les derniers vapeurs un assortiment complet d'épicerias et provisions pour les familles, FLEURS EXTRA 1re qualité à très bas prix, THÉS de 30 centes à \$1.00 la lb. SUCRE BLANC moulu CASSONADES.

VINS FRANÇAIS ET BRANDY

Importés, et de qualités défiant toute compétition, ainsi que toute espèce de liqueurs et autres articles de la spécialité.

Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs. On donnera une stricte attention aux ordres de la ville et de la campagne.
Trois-Rivières, 2 Décembre 1878.

LUKERHOFF & FRERE

14 RUE ST. ANTOINE 14

MANUFACTURIERS ET MARCHANDS

ZING, TOLE

FERRIANTIERES, etc
POSEURS D'APPAREILS A CAZ ET DE COUVERTURE EN METAL.

GRAND ASSORTIMENT

de toute espèce d'articles de ébénisteries, gazelles-ventilateurs, cabinets, tubens plomb pour lavoirs etc

BAINS DE TOUTE GBNDEUR ETC

L'établissement a constamment à sa disposition d'habiles ouvriers pour exécuter à domicile tous les ouvrages de la spécialité. Ordre exécuté avec soin et promptitude.

N. B.—Nous paierons par argent comptant ou pour échange d'objets de ferronnerie et autres du genre, tout le reste de vieilles Ferronneries, Fonte, Plomb, Cuivre jaune et rouge, et tous autres objets de ce genre hors d'usage.

Les Trois-Rivières, 13 Novembre 1876.

A VENDRE

Le soussigné a constamment en mains et à vendre toutes sortes de bois carré et scié, consistant en bois carré de pin rouge, pin blanc et d'épinette, en bois scié de pin, d'épinette et de pruche de toutes dimensions et qualités depuis un pouce et demi d'épaisseur en montant.

BARDEAUX, LATTES, MOULURES, CADRES, PLINTHES, PORTES ET CHASSIS, BOITES D'EMBALLAGE, ETC., ETC., ETC.

Le tout aux prix les plus bas.

Trois-Rivières, 6 Août 1872.

JAMES DEAN.

LE

Journal des Trois-Rivières

Est imprimé et publié par GEDBON DESILETS & FRERE, Propriétaires-Éditeurs, à qui toutes lettres, envois, etc. doivent être adressés franco à l'imprimerie No. 40 Coin des Rues St. Pierre et Bonaventure, les Trois-Rivières.

CONDITIONS.